

CLAUDE

Noémie au téléphone, inattendu, j'ai tout de suite compris et je hurle : Non, Non, Non, pas Claude.

S'ouvre une blessure très profonde et durable, brisant la très belle amitié qui nous liait toutes les deux depuis un travail commun, d'où le grand choc de cette annonce.

Après un agréable dîner chez Corinne et Jean-Jacques Tyszler un soir, après le séminaire d'été, dans leur jardin, Jean-Jacques m'interpelle ; quelque chose du genre Denise, tu fais partie des anciens de notre Association, tu devrais en écrire l'histoire pour les jeunes qui arrivent et ne la connaissent pas.

Claude et Anne-Sophie Warot qui, près de moi l'entendent, me proposent immédiatement leur aide. C'est le départ d'un travail commun et d'une merveilleuse amitié.

Y revenir c'est attiser à la fois l'amitié et la déchirure quand c'est le travail qui doit transparaître.

Alors, je rouvre le livre fruit de ce travail, *Le temps d'une traversée*, que j'ai oublié. Anne-Sophie heureusement l'a daté : 2011, dix ans déjà, mais elle rappelle leurs efforts, me poussant, me tirant à tour de rôle, il y fallut près de quatre ans car je n'avais guère envie de m'exécuter. Quatre ans dont un séjour décisif, toutes trois, en Bretagne, avec leur allant et leur gaieté, rendant ce séjour tellement agréable et fécond.

Ce qui façonne effectivement une amitié ce n'est pas uniquement l'assiduité au travail mais tout ce qui passe dans les détails du quotidien, ce tissage menu qui crée la confiance.

Puisqu'ici c'est d'un hommage à Claude qu'il est question, je renvoie à son texte qui ouvre notre livre pour ceux qui l'auraient sous la main. C'est un texte chaleureux, à la fois clinique et poétique, comme tout ce que je connais d'elle. Ses lettres, plutôt ses mails toujours empreints d'une grande sensibilité.

Elle était happée par la recherche d'une vérité, d'une beauté, j'oserais dire d'une transcendance. Est-ce cela qui l'a happée dans la mort nous la ravissant trop tôt, elle était si précieuse à notre affection et aussi à nos élaborations.

L'originalité de son écriture reflète celle de ses toilettes, fantaisistes, non conformistes, vaporeuses et attrayantes, quelque chose de hors-sol et pourtant au sol, elle était attachée et fidèle : celui du Bénin, de la Chine comme celui de son jardin à Vanderey ou à Schrev où, détail, elle souhaitait planter des graines de mes agapanthes blanches – « que du blanc – disait-elle – défense contre ma mère interne mais je ne sais pas pourquoi ». Je n'ai pas pu en récolter l'été dernier. C'est trop tard maintenant.

Elle était aussi intrépide, en témoignent ses voyages et elle m'aurait volontiers entraînée au Bénin malgré mon âge, faute de quoi quand les Béninois venaient à Paris elle me les faisait connaître et j'ai le souvenir du photographe aussi bien que du psychiatre, personnalités intéressantes touchées par la richesse intellectuelle, la créativité et la disponibilité d'esprit de Claude, l'analyste qu'ils côtoyaient et qui leur ouvrait Paris en même temps que Bruxelles et bien d'autres trésors.

Elle m'initiait et me faisait partager ses recherches sur l'art, la peinture moderne devant laquelle je suis ébahie mais peu sensible. C'est ainsi qu'elle m'avait fait connaître les travaux de tel peintre de Bruxelles avec qui elle tentait de tirer un fil analytique et dont elle m'a offert une recension de ses œuvres que je garde sur mon bureau, afin que je me cultive un peu et que je regarde de près ce monde étrange de la peinture moderne.

Sans attache religieuse particulière, je pense que nous partagions un athéisme entaché de quelque spiritualité. Elle s'intéressait dans nos conversations à ce qui chez l'autre pouvait être une orientation de la pensée vers quelque puissance de l'au-delà mais c'est le taoïsme qui l'attirait, qu'elle

étudiait et qui était devenu sa référence. Là aussi, elle m'a beaucoup enseignée.

Comment ne pas parler de son lieu, cette belle maison accueillante, vivante de tous ceux qu'elle aimait : son mari Isi, tellement accueillant lui aussi, enfants, petits-enfants ces chers doryphores comme elle les nommait avec amour, ... y compris l'adoption récente des renards qui trouvaient chez elle protection.

Bien sûr, notre amitié n'empêchait pas nos divergences et nous avons eu des discussions sur de nombreux sujets et sur les difficultés qu'a connues l'ALI, en butte à des questions de pouvoir et de rivalités mais nous pouvions en parler paisiblement. Et puis je me promettais de discuter avec elle à son retour de Genève où elle allait faire une session de *daseinanalyse* dont je me demandais en quoi elle différait de l'analyse classique. Était-ce encore pour chasser les oiseaux noirs toujours présents ? Nous en parlerions ...

Vie animée par le désir, insatiable nous le savons, mais qui pour elle passait par l'ailleurs, Afrique, Asie, et le Brésil où elle avait suscité un groupe de travail sur le corps, et Genève, cette dernière étape qu'elle prévoyait très fatigante.

Dans son dernier courrier elle s'interrogeait sur la publication de ses textes « pour laquelle je suis ambivalente ». Elle ajoutait : « Je ne sais pas non plus si cela peut être un "projet" qui fasse sens de vie pour moi. Ce qui fait sens pour le moment c'est l'idée d'un voyage au Sahara et aussi celle d'un séjour à Cotonou pour soutenir le projet de Louis Oké-Agbo le photographe. »

À la fois donc le Sahara, cet espace de méditation qu'elle évoquait volontiers comme un immense jardin secret mais surtout sans oublier ce à quoi elle s'est donnée à fond, ce groupe de Cotonou.

Cette image de sa méditation devant l'infini du désert me semble donner d'elle une représentation de la femme aimante, ouverte à l'Autre, toujours en quête de sens, forte, courageuse, d'une extrême générosité et tellement sensible aussi aux soucis des petits autres.

Adieu, notre très chère Claude.

Ton amie Denise

Denise Sainte Fare-Garnot